

**DU CONTRAT INTERSUBJECTIF À LA
RÉALISATION D'UNE SOCIÉTÉ IDÉALE DANS LA
NOUVELLE HÉLOÏSE DE JEAN JACQUES
ROUSSEAU**

Sessia Inesse BOHOUN

Département de Lettres Modernes,
Université Peleforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire)
kouameiness@gmail.com

Résumé : Il importe de comprendre plus au XXI^e siècle qu'au Siècle des Lumières, le besoin de contre société, tant que la société civile est pesante, corruptrice et en quelque sorte aliénante pour l'âme. Le citoyen genevois incarne l'homme sensible à travers l'examen de la trame de la *Nouvelle Héloïse*, en plaçant le bonheur comme l'objectif principal de la vie. L'œuvre associe la sensibilité du cœur et la vie heureuse, présente Julie qui prend ses distances d'un amour alimenté par la fièvre passionnelle. L'héroïne met l'accent sur le rapport existant entre les pulsions érotiques et la relation non génitale de l'amitié. Ainsi, nous voudrions en nous appuyant sur les approches sociocritique et psychocritique met en exergue l'orientation du cœur à son penchant naturel vers l'indépendance, inculquer une éducation à la société par le biais de l'éthique. Pour ce faire, nous voudrions interpeller l'être humain à son développement personnel en tournant le regard vers les valeurs dans un monde déboussolé. Le respect du contrat contribue au bonheur dans la société.

Mots clés : Amitié, Bonheur, Développement, L'âme, Sensibilité

**From the intersubjective contract to the realization of an
ideal society in *La Nouvelle Héloïse* by Jean Jacques
Rousseau**

Abstract: It is important to understand more in the 21st century than in the Age of Enlightenment, the need for counter-society, as

long as civil society is heavy, corrupting and somehow alienating for the soul. The citizen of Geneva embodies the sensitive man through the examination of the plot of the *Nouvelle Héloïse*, placing happiness as the main objective of life. The work combines the sensitivity of the heart and the happy life, presents Julie who distances herself from a love fueled by passionate fever. The heroine emphasizes the relationship between erotic impulses and the non-genital relationship of friendship. Thus, we would like, based on the sociocritical and psychocritical approaches, to highlight the orientation of the heart to its natural inclination towards independence, to inculcate an education in society through ethics. To do this, we would like to challenge human beings to their personal development by turning their gaze towards values in a confused world. Honoring the contract contributes to happiness in society.

Keywords: Development, Friendship, Happiness, Sensitivity, Soul

Introduction

Au XVIII^e siècle, Rousseau apparaît comme un génie magnifiquement pourvu par la nature des dons du cœur et de l'esprit mais aussi foncièrement inapte à les utiliser en société pour assurer sa fortune et son bonheur. Pour l'auteur, dans l'état de nature, l'homme trouve en lui-même un sentiment qui le dispose à la bienveillance envers ses semblables : l'homme connaît que des plaisirs simples et innocents. *La nouvelle Héloïse* développe le thème de la vertu qui est tentée par la séduction. Mais, résiste dans des combats violents occupant l'espace des lettres. L'intrigue est marquée par la clarté de chaque lettre qui reflète le portrait de l'âme. Le genevois met en exergue l'harmonie des belles âmes dans une société conditionnée par la transparence des consciences. L'indice du social commence avec le commerce

épistolaire mettant en situation un émetteur et un destinataire peu importe le lien des épistoliers. Le geste de l'écriture est un contrat avant d'être social et lyrique dans le cas de notre corpus. En effet, accepter de lire la lettre d'un amoureux nous contrains à un engagement d'échange épistolaire.

Selon le dictionnaire Larousse « le contrat est une convention, accord de volonté ayant pour but d'engendrer une obligation d'une ou de plusieurs envers une ou plusieurs autres ». En effet, quatre (4) conditions régissent le contrat à savoir le consentement des partis, la validité du contrat, la capacité à contracter un objet certain et une cause licite.

Nous sommes amenés à poser des questions éclairantes telles que : Comment Rousseau nous fait passer d'une relation intersubjective à la relation sociale ? Quel sont les acteurs ayant participés à la réalisation de la société idéale ?

L'objectif de cette contribution est de mettre en évidence les moyens mis en exergue par Rousseau pour expliquer que les sentiments agréables et la raison participent au développement social et économique ; en ce sens que le bon état d'esprit est un atout permettant à l'être humain de se réaliser dans la société. Pour notre analyse nous avons choisi la psychocritique définie comme « méthode d'étude d'une œuvre littéraire consistant à montrer les textes, des faits et des relations issues de la personnalité de l'écrivain ». Quant à la sociocritique ; elle a fait l'étude des manifestations du social dans la structure d'une œuvre, un texte littéraire. Ainsi nous avons scindé notre recherche en deux parties : 1. Du contrat à la société et en 2. La société de Clarens.

1. Du contrat à la société

Plusieurs contrats jalonnent l'œuvre de Jean Jacques Rousseau. Néanmoins deux vont nous intéresser dans le cas

de notre recherche. Nous sommes dans un récit où deux amoureux Julie et Saint-Preux décident d'entreprendre un commerce par lettres.

1.1. Le contrat épistolaire

Rédiger une lettre suppose la prise en compte du récepteur qui s'informerait d'une situation ou recevra des recommandations desquelles il sera touché. La lettre peut charmer en lui dévoilant les pensées intimes ou en faisant une déclaration d'amour. La première sociabilité dans notre texte se fait par la correspondance de Julie et son précepteur. Dès l'acceptation de correspondre avec Saint-Preux naît un contact épistolaire qui débouche vers une relation sociale. Julie exige de son amant un serment.

Jure-moi donc, mon doux ami, non par amour, serment qu'on tient que quand il est superflu, par ce nom sacré de l'honneur, si respecté de toi, que je ne cesserais jamais d'être la confidente de ton cœur et qu'il n'y surviendra point de changement dont je sois la première instruite. (J.J. Rousseau, 1967, p.10) ... L'honneur s'érige en un acte que la lettre confirme. Les expressions employées « jure », « serment », « l'honneur », « respecté », « point de changement » sont des éléments du champ lexical du gage interpersonnel pour illustrer un contrat. A ces substantifs, on note l'adverbe de temps « jamais » signifiant en « à aucun moment », et l'adverbe de négation « ne point », pour exprimer la solidité ou le caractère du contrat ; c'est un engagement d'une bonne conscience entre Julie et Saint-Preux. L'authenticité de ce serment rend le contrat vertueux.

Par ailleurs l'élément clé qui tient ce contrat est la passion symétrique entre le précepteur et son élève. Ce qui est intéressant dans le cas d'espèce c'est la coloration de cet amour ayant pour appui la vérité et la sincérité. Un tel sentiment sublime la relation des amants.

Au demeurant, la déclaration d'amour s'est faite à travers une lettre : « Belle Julie, vos attraits avaient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur sans l'attrait puissent qui les anime » (J.J. Rousseau, 1967, p.10). La relation amoureuse débute par une correspondance. Cette communication écrite est d'abord réciproque. Lorsqu'on écrit une lettre, on s'attend à une réponse, c'est un geste social. Julie accepte les premières lettres de Saint-Preux, le contrat épistolaire se met alors en place : la lecture - la réponse - les cachoteries :

« Si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserais vous demander, quand même je n'aurais point de refus à craindre » (J.J. Rousseau, 1967, p.11). Le propre de l'échange épistolaire est d'être un appel lancé à l'activité du partenaire de la communication. Pour comprendre la lettre, le dictionnaire Robert la définit comme un « écrit que l'on adresse à quelqu'un pour lui communiquer ce qu'on ne peut ou ne veut lui dire oralement ». (P. Robert, 1987, p.1086). Cette définition révèle le caractère privé de l'échange et les exigences du contrat. Dans ce contrat épistolaire, nous notons la présence du sentiment et de la raison. En effet, Julie sait le revers de ce commerce épistolaire, mais prend le courage de répondre : « Ah ! Le premier pas, qui coûte le plus, était celui qu'il ne fallait pas faire ; Comment m'arrêtera-t-elle aux autres ? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira ». (Lettre 4, I). Par cette lettre, nous découvrons la finesse de l'âme de Julie, sa propension à la passion. Elle gère son commerce épistolaire dans la clandestinité : « Tu sais mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, et toujours en danger d'être surprise » (lettre 49, I). Toujours dans la veine de la cachoterie : « Adieu, mon ami, je te quitte brusquement de peur de surprise » (lettre 1, I). Les deux amants se définissent une relation très solide

dans le secret inouï ; un pacte placé sous le signe de la confiance totale. Cette attitude est une stratégie exigeant des amants la fidélité qui est d'ailleurs le gage du discours amoureux.

Dans notre analyse, ce qui socialise les sentiments amoureux, ce sont les nombreux engagements dits par le roturier et son amant. Son amour silencieux, chaste suit son cours dans la discrétion, dans la vie du précepteur qui est solitaire ; car aucunement, dans l'œuvre n'est mentionné ni son père, ni sa mère et son frère. L'amour devient pour lui un tout, une consolation, un quelconque parent à qui il doit tout : le sentiment amoureux devient son monde ;

Néanmoins, cet amour dépouillé de tout égoïsme dont jouit Saint-Preux sera abrégé par l'honneur patriarcal : Julie doit choisir entre le cœur et le sang. Un coup de théâtre qui va rompre le serment entre les deux amants.

1.2. Le contrat conjugal

Il est question d'un affrontement entre l'autorité paternelle et le sentiment amoureux. En effet, Julie prête un deuxième serment en rompant le premier : « je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon père » (J.J. Rousseau, 1967, P.159). C'est une présentation de sa soumission à la volonté de son père. Au préalable, il existe un engagement d'honneur entre le baron d'Etange et de Wolmar, une parole de considération : celle de donner en mariage, Julie à Wolmar.

Par ailleurs, la somme du contrat épistolaire et patriarcal aboutit au contrat conjugal ; simplement parce que l'interdit existe en dehors de toute organisation sociale : « chaque fois que deux époux s'unissent par un lien solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien » (lettre18, III). Cet engagement sacré implique la

société entière à la différence du premier qui met en situation deux entités.

Le contrat conjugal est une affaire de toute une communauté :

Le contrat conjugal lui paraît subitement « un engagement sacré » pris devant « l'œil éternel qui voit tout », et auquel il n'est donc plus possible d'obvier. À cette révélation éthico-religieuse se superpose une prise de conscience du caractère également sacré revêtu par le mariage en tant que contrat civil. (P. Hartmann, 1998, p. 219).

En effet, il existe une parole d'honneur entre le baron d'Etange et Monsieur de Wolmar. Cette dette consiste à donner la main de Julie à Monsieur Wolmar. Ce contrat conjugal sera possible par un grand sacrifice : se défaire du premier serment prononcé avec Saint-Preux. Le renoncement difficile du précepteur à un amour compliqué : celui des classes sociales, des rangs et des préjugés. Le qu'en dira-t-on est à la base de tout caractère égocentrique du père, être prêt à tout pourvu que son honneur ne soit pas bafoué. Le contrat conjugal devient dans le cas de Julie une contrainte sociale, une union fondée sur les valeurs sociales et non sur la base du libre choix :

Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagements. Dit Bomston en d'adressant à Claire ? Oui, toutes les lois qui le gênent sont injustes, tous les pères qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la nature n'est sou-mis ni au ni au pouvoir souverain ni à l'auto-rité paternelle. (J.J. Rousseau, 1967, p. 134).

Il est clair que le choix du conjoint doit se fonder sur la préférence exclusive et individuelle selon l'avis de Bomston. Pour lui, les parents doivent donc s'abstenir de forcer la main aux enfants à adhérer à leur volonté. Car :

Les critères aristocratiques de rang et de fortune, vieilliss et anachroniques, doivent faire place dans le choix du conjoint, à des motivations personnelles dictées non pas par l'opinion, mais par la nature et le sentiment. La richesse et le statut de l'autre importent peu comparés à son caractère et à ses mérites, seules qualités qui comptent dans la vie conjugale puisque la possibilité d'un bonheur réciproque. (E. Pulcini, 1998, p.66)

Cette conception va contre les bienséances de la société en mettant à mal les dignités des familles. Dans le cas de Julie, l'appui de la vertu lui a été très bénéfique. Le retour à la foi chrétienne fait taire les passions et les sentiments désagréables : « Arrivée à l'église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avais jamais approuvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon âme dans ce lieu simple et auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert » (J. J. Rousseau, 1967, p.260). Le retour au moi permet de prendre conscience de son état moral. Elle doit maintenant vaincre la passion pour la vertu qui est comme « un amour de l'ordre, des proportions de l'harmonie dans les mœurs et dans la conduite » (L. Shaftesbury, 1960, p.234). La moralité sauve l'individu du danger inhérent à l'excès des inclinations égoïste pour le mettre dans un état de quiétude morale.

En effet, la moralité requiert donc l'obéissance aux devoirs, la domination des désirs sensuels et la maîtrise des états affectifs. Ainsi « nous reconnâtrons que la vertu est le moyen le plus sûr que la nature nous offre, pour écarter les sentiments affligeants, et rassembler les sentiments agréables » (L. Pouilly, 1747, p.18). Il est vrai que la moralité se trouve dans la nature humaine ; mais chaque être doit lutter pour son entretien et son maintien. Julie se dote de courage pour surmonter sa passion pour le roturier. C'est

l'effort et la persévérance pour vaincre la passivité et la faiblesse.

La rupture avec son amant prouve que Julie suit la voix de la raison et non celle des sens. Cette conversion de Julie lui procure la paix qui s'étend par ricochet sur sa maison conjugale. Mme de Wolmar implique la société entière pour sa bonne marche. Cette dernière organise la conjugale dans la paix et l'harmonie. Cette paix qu'elle ressent et procure va contaminer la société de Clarens.

2. La société de Clarens

Rousseau, ardent à censurer la société du XVIII^e siècle, se préoccupe à tracer un programme concret d'amélioration d'une société idéale. Cette cité sera possible par la possession des sentiments agréables.

2.1. La maturation du sentiment

L'abnégation de Julie se traduit par son choix entre l'amour passion et l'honneur. L'héroïne décide de sacrifier son amour à la tendresse filiale pour prouver son dévouement à Saint-Preux : « tu voudrais que mon cœur s'occupât de toi sans cesse ; mais dis-moi, le tien pourrait-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feraient oublier les droits du sang, et que les plaintes d'un amant rendraient insensibles aux caresses d'un père ? » (J. J. Rousseau, 1967, p. 235). Mme de Wolmar a éprouvé un degré d'amour à un moment précis de sa relation avec le précepteur ; et, souffrait des hésitations ambiguës. La raison vient au secours de Julie et la conduit à faire des sacrifices. Elle devrait se surpasser, et lutter, en vue d'épurer les sentiments destructeurs qui menacent l'intégrité du Moi.

Par ailleurs, la valeur de Saint-Preux se conçoit au prix du renoncement de son amour pour Julie. Le précepteur en décidant de sortir de l'abîme de l'amour prouve son attitude

vertueuse. Le sentiment doit ainsi perdre son caractère vicieux. Dans notre étude, le désir et l'amour viennent au premier plan. Or la promesse des lumières est de faire de l'homme l'ordonnateur de son monde et le sujet de son histoire tant objectif qu'intime. De ce fait, la transformation de Saint-Preux en un nouvel être moral.

Au demeurant, l'émergence de Saint-Preux en un nouvel être moral, requiert sa participation. Ce dernier connaissant désormais l'ignorance de l'amour doit accéder à la vertu. Le précepteur qui aime intensément sans réserve, fait appel à la qualité que Claire cite pour le recommander à la vertu, afin qu'il se sacrifie au nom du bonheur de Julie :

...Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir ? (...)

En renonçant à Julie, vous gâchez son repos aux dépens du vôtre, et c'est à vous que vous renoncez pour elle (J. J. Rousseau, 1967, p.234).

La sensibilité qui le pousse à enfreindre toute limite imposée au mouvement absolu et irrésistible de la passion, « chaque pas qui m'éloignait de vous, séparait mon corps et mon âme et me donnait un sentiment anticipé de la mort » (Lettre 18, II). Ramène Saint-Preux à la vertu. Le roturier réoriente l'amour érotique en amour platonique : « Oui Milord, je vous confirme avec des transports de joie, (...) ce cœur faible est guéri. » (Lettre 4, II) Saint-Preux est heureux et se sent bien par l'accueil qui lui ai réservé dans la demeure de Monsieur de Wolmar. Il est pris comme membre de cette famille où la simplicité, l'égalité et le respect règnent. Cette transmutation du sentiment amoureux en fraternité élargie, sublime la séduction érotique en séduction bénéfique. L'amant de Julie se retrouve sur les décombres de la passion sublimée ; Il passe de l'amant à désormais un ami.

Cette conversion se réalise chez Saint-Preux par la prise de conscience de la souveraineté de Dieu : « mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu ? (...) Tous les actes de l'entendement qui nous change, c'est nous qui changeons en nous élevant à lui ». (J. J. Rousseau, 1967, p.52). Le bonheur de l'homme se trouve dans une vie dirigée par la raison. La vertu épure les sentiments mesquins qui sont un poison pour l'esprit humain ; c'est encore la vertu qui donne la force nécessaire à vaincre les sentiments austères et funestes pour accéder à la noblesse de l'âme.

Partant, le pouvoir de Madame de Wolmar se manifeste par sa volonté de se soumettre aux prescriptions divines. Dieu demeure la seule puissance aux décrets de laquelle la femme accepte de se conformer : « Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur le corps ? Est-il quelque lieu dans l'univers ou quelque être ne soit pas sous sa main ? (...) si je croyais que la mort pût me soustraire à sa puissance, je ne voudrais plus mourir. » (J. J. Rousseau, 1967, p.280). Cette foi qui réconcilie l'homme avec Dieu, lui trouve une raison d'exister et un but à son existence terrestre orientée vers le ciel. Et, c'est à l'église (lieu collectif) que s'est opéré le changement du personnage de Julie avec son discours en cohésion avec son attitude spirituelle reposant sur le culte protestant. La vie de Julie est traduite par la scène de mariage et sa conversion. La foi chrétienne enseigne que l'on doit se laisser conduire par Dieu tout en négligeant notre Moi. L'être humain doit être soumis à Dieu le seul médiateur de la vie de l'homme sur terre. Les lois divines éclairent notre conscience sur le bien le mal. Mme de Wolmar renonce à la passion pour que la vertu soit le socle de son mariage.

La vertu aide à lutter entre les sentiments désagréables et la raison, un critère qui permet de distinguer le véritable amour du faux. Elle (la vertu) débarrasse l'esprit humain des impuretés : je vois, mon ami, écrit Julie à Saint-Preux que

vous sentez le véritable amour puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes et que vous avez encore dans la partie la plus sensible de votre cœur fait des sacrifices à la vertu. (Lettre13, I) Pour Julie, c'est la vertu qui est le garant de l'amour. Selon Elena Pulcini, La vertu est le moyen de réaliser à travers le bonheur public, ce bonheur personnel dans lequel chaque individu, poussé par l'amour de soi, pose le premier but de l'existence (E. Pulcini, 1998. P66)

La vertu a fait taire toutes les passions déréglées et les désirs effrénés pour l'accession au bonheur. La passion de Julie s'évanouit face à la fidélité ; Rousseau présente son héroïne comme une femme de haute moralité dont l'amour divin en est la force motrice.

2.2. *Clarens : La régénération sociale*

Clarens est un lieu paradisiaque où les hommes vivent dans une fidélité sans pareil :

Se voir, continue Julie, s'aimer, s'en féliciter, passer des jours ensemble dans une familiarité fraternelle et dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un à l'autre, y parler sans rougir et s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si longtemps reproché ; voilà le point où nous en sommes (J. J. Rousseau, p. 505).

La fidélité et l'amitié savent rendre à l'individu le bonheur. Comme tel, l'amitié correspond à un dédommagement, parce qu'elle neutralise les souffrances les déceptions de l'amour et permet d'acquérir la sagesse.

Comme on peut le constater, Clarens est propice au développement du caractère vertueux. Cette société apparaît alors comme un temple du bonheur et de la vertu. Les habitants de cette cité recherchent la protection du divin en se soumettant à son pouvoir : faire du bien à tout le monde et se résigner à la volonté de Dieu. Aussi, la morale de la petite communauté était en action comme celle de

l'évangile de la parole divine. Ce bonheur qui rayonne autour de Julie a sa source dans l'âme de l'Héroïne et se répand par contagion sur tout son entourage. La présence divine est manifeste à Clarens comme le remarque le précepteur parce qu'on constate le caractère sacré de l'union conjugale dans le respect mutuel et la crainte révérencielle réciproque :

La pauvreté, la dignité, la sainteté, du mariage si vivement exposées dans les paroles de l'écriture, ses chastes et sublimes devoirs si importants au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes ; tout cela me fait une telle impression ; que je crus sentir intérieurement une résolution subite (J. J. Rousseau, 1967, p. 260).

Wolmar se charge de la mission salvatrice, celle de guérir l'ex amant des affres de la passion. Wolmar aide Saint-preux à devenir un être transformé.

Clarens est le lieu de l'épreuve qui doit fortifier à achever la métamorphose du sentiment. Il est alors possible aux trois héros de cette aventure exceptionnelle d'instaurer en eux et autour d'eux l'ordre du bonheur, ordre moral, social et religieux : le cœur se satisfait par les joies de l'amitié, l'esprit travaille à organiser la justice dans une société domestique, où le sentiment occupe la première place et célèbre la bonté de Julie.

L'appel à Claire pour qu'elle se joigne enfin à son amie dans la petite communauté de Clarens n'est pas fortuit : appel à son amie contre le retour obsédant du sentiment pervers.

Rousseau réalise avec Clarens, une société entièrement transparente. L'auteur met en évidence une société idéale avec la clarté des âmes. Il se plait à imaginer un rapport sans faille entre les habitants. Ainsi, la fiction réunit à Clarens diverses formes de croyances, sans exclure la philosophie

chrétienne (Saint-Preux) ni l'incrédibilité (M. de Wolmar). C'est le prototype parfait de la coexistence de diverses sensibilités œcuménique primitives.

La société de Clarens est caractérisée par sa fermeture au monde extérieur. Cette disposition des choses fait de cette cité à la fois modèle social et expérience privée. Micro-société et macro-famille. C'est un cadre provincial, harmonieux où règnent la paix, le bonheur et la communion fraternelle : « La société de Clarens, n'appartient à aucune carte géographique, ni à aucune histoire. Elle ne retrace la vie d'aucune société réelle, même des jardins, ses rubans, sa rhétorique et ses larmes sont su XIII^e siècle ». (J. L. Bruch, 1975. p. 94). C'est une société idéale créée par Rousseau pour servir d'exemple au siècle des Lumières. Il dresse un modèle d'attitude, de gestion économique et politique des hommes de son temps. Une cité dont la tranquillité provient de la fidélité. Lorsque Rousseau montre l'administration originale de Clarens où il fait bon vivre, où même le serviteur profite des grâces avec un traitement humain et particulier : « Une maison simple et bien réglée (...) en donner idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison et la fait partager à ceux qui l'habitent ». (J. J. Rousseau, 1967, p.329). Le gouvernement de la maison est établi dans l'ordre et le respect. La bonté de Madame de Wolmar illumine la vie domestique et paysanne de la société de Clarens.

Toute la population se met au service de Julie qui est un modèle à suivre :

Est propre à Madame de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bons gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, et pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfants, elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort, elle s'informe de leurs

affaires, leurs intérêts sont les siens ; elle se charge de mille soins pour eux, elle accommode leurs différends, et ne leur marque pas l'affabilité de son caractère par des paroles emmiellées et sans effet. (S. Lojkine, 2014, p. 132).

La régénération du sentiment est pour Rousseau l'élément clé qui peut aider à l'aisance social et économique. Pour lui le développement social commence dans le cadre familial avant de s'étendre sur la société entière. Pour ce fait chaque être ou famille devrait avoir des sentiments agréables moteurs d'une cité réussie et développée.

Conclusion

La transformation des relations humaines établies sur fond de désirs et de la sexualité a été démontrée par Rousseau dans *la Nouvelle Héloïse*. Ce roman dénonce les mœurs corrompues des grandes villes et exalte les belles âmes. Notre travail a consisté à exposer un commerce épistolaire entre un précepteur et sa pupille. Cet acte accompagné d'engagement intersubjectif les conduit à un amour impossible compte tenu de la différence de classes sociales. L'héroïne, animée par le respect des convenances sociales, a choisi d'honorer son père en rompant d'avec son amant.

Par ailleurs, la vertu lui a été d'un apport indéniable, en ce que cette qualité de l'âme restaure ses pensées. Cette maturation des sentiments de Julie l'a conduite à nouer un nouveau contrat conjugal. Devenue Madame de Wolmar elle vit à Clarens, une société de transparence où règne la paix, l'amitié, l'innocence, les qualités d'une vie épanouie.

Cette société idéale où règne l'harmonie est celle dont rêve le citoyen Genevois en ce qu'elle annihile l'idée de fraude. Julie étant l'instigatrice de cette cité, la fait vivre par sa paix. La fidélité de Madame de Wolmar lui permet de gérer les domestiques et les paysans qui bénéficient de sa

magnanimité. Comme telle, cette société pensée par Rousseau est l'exemple d'une cité qui aspire au développement social, politique et économique. Pour l'auteur, cette croissance sociale passe par l'acquisition des sentiments agréables, en oblitérant tous les vices moteurs de la destruction.

Références bibliographiques

- BRUCH Jean-Louis, 1975, *Revue Religieuse : La « société des cœurs », dans la Nouvelle Héloïse*. Paris. PUF. p.94.
- HARTMANN Pierre, 1998, *Le contrat et la séduction*, Essai sur la subjectivité amoureuse dans le roman des lumières, Paris, Honoré champion.
- LOJKINE Stéphanie, 2014, « Tableaux disposés, scènes entendues, la gestion du spectacle » dans *La fiction et dans la paranoïa rousseauiste, Rousseau et le spectacle*. Armand Collin, Coll. Recherche.
- POUILLY, *Théorie des sentiments agréables*, Genève, 147.
- PULCINI Elena, 1998, *Amour passion et amour conjugal, Rousseau l'origine d'un conflit moderne*, Paris, Honoré champion.
- ROBERT Paul, 1987, *Dictionnaire*, Paris nouvelle édition revue
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1967, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, Paris, éd. Flammarion.
- ROUSSET Jean, 1962, *Forme et signification*, Paris, J. Corti, 1962.
- SHAFTESBURY Lord, « Essai sur le mérite de la vertu », dans D. Diderot, *œuvres complètes*. Paris, le club français du livre, 1960 Vol I.
- SPECTOR Céline, 2007, *Le modèle de Clarens dans la Nouvelle Héloïse*, Paris, cahiers d'économie politique.